

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES. POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 18 FEVRIER 1846.

No. 3

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

C'est sans doute un merveilleux spectacle celui de la division des esprits sur la terre, et que les efforts inouïs tentés par l'homme pour la détruire, sans que jamais aucune autre doctrine que la doctrine catholique ait pu réussir à cet ouvrage de l'unité. De cela seul, et sans aller plus loin nous serions en droit de conclure que la doctrine catholique possède une force surhumaine, puisqu'elle a fait ce qu'aucune autre doctrine n'est venue à bout de réaliser. Assurément, rien n'a manqué à ces doctrines, ni le génie, ni la science, ni la puissance publique, ni le prestige de tant de choses qui se présentent sous l'homme pour le porter au dessus de lui-même, comme on voit sur la mer de fragiles embarcations soulevées par les flots qui se font un devoir de nous obéir et de nous mener vite et haut. D'où vient donc qu'elles n'ont pas réussi avec tous les moyens humains qui donnent succès ? Et d'où vient que la doctrine catholique a réussi, combattue longtemps et à diverses fois par tous ces moyens conjurés ? Ne serait-ce pas qu'elle a des ressources dont aucune autre doctrine ne jouit, et les autres doctrines ayant en leur pouvoir tout ce qui est humain, ne serait-ce pas que la doctrine catholique a en son pouvoir quelque chose qui n'est pas humain, quelque chose qui ne vient pas d'en bas, mais qui tombe d'en haut ? La conclusion est manifeste.

Toutefois, s'arrêter là, ce serait s'arrêter à la surface de la vérité. Quand on a sous soi des fondations qui appellent la curiosité de l'observateur, c'est défaut à la science que de passer près d'elles avec un simple regard. Creusons, Messieurs, creusons sous le roc de l'unité catholique ; l'édifice extérieur nous a frappés par sa hauteur et sa singularité ; il s'est dressé devant nous comme une pyramide unique sur le sable mouvant du monde ; mais je me persuade qu'en descendant à sa base, en écartant la poussière où gît sa racine, il vous apparaîtra un spectacle plus grand encore, une lumière qui jaillira du fondement au sommet, et qui sera digne, en satisfaisant votre intelligence, de récompenser votre attention.

C'est avec cette espérance que je commencerai :

La première explication du privilège catholique de l'unité, celle qui se présente d'abord comme très simple et très plausible, est celle-ci : La doctrine catholique a seule fondé l'unité publique des esprits, parce que seule elle possède la vérité. La vérité étant le bien de l'intelligence, il est naturel que son empire soit grand et que son apparition au milieu de nos luttes de pensées fasse l'effet d'un souverain qui se montre, nous arrête, nous assoupisse, nous calme et nous sonde tous ensemble dans un seul esprit.

Cette explication paraît aussi simple qu'efficace, et pourtant elle n'est pas sans difficulté. Premièrement, il n'est pas exact de dire que la doctrine catholique seule possède la vérité, ou, en d'autres termes, un ensemble raisonnable d'idées sur le principe, le but et la fonction de la vie. Le déisme, tel qu'on le formulait sans peine aujourd'hui, ne pourrait-il pas réclamer cet avantage ; Le déisme affirme qu'il existe un Dieu unique dont la puissance, la sagesse et la bonté sont infinies, qui a fait le monde, et l'homme en particulier ; que l'homme, à la fois esprit et corps, appartient par l'un au monde extérieur, et par l'autre à un monde plus élevé, qui est le monde spirituel ; que si son corps périt, son âme n'est point sujette à la destruction, mais que destinée à l'immortalité, elle sera jugée par Dieu selon son œuvre, parce que ses œuvres sont accomplies en vertu d'une liberté morale qui la rend responsable au tribunal de la justice suprême, et qu'ainsi il viendra un temps où Dieu, après avoir gouverné les êtres libres avec une équitable providence, les récompensera ou les punira avec une irrécusable impartialité. Certes, Messieurs, cette doctrine est grande autant que vraie, et des catholiques l'ont honorée jusqu'à l'appeler quelquefois, du moins dans le siècle dernier, du nom de *religion naturelle*. Et cependant, de toutes les doctrines rationalistes, c'est peut-être, historiquement, celle qui a le moins de consistance et de vitalité.

Le déisme, même depuis l'Évangile, qui en a tant éclairci et affermi les nations, le déisme est un système qui n'a jamais donné naissance à un corps philosophique ou religieux. Le dix-huitième siècle, se flattant de le substituer à la doctrine catholique, l'avait choyé, orné et poli comme un enfant de complaisance ; et aujourd'hui, malgré tant d'acclamations poussées sur son berceau, le déisme est tellement mort qu'il n'a plus pour serviteur un seul homme de nom. On est panthéiste, saint simonien, fouriériste, quel qu'autre chose encore, mais déiste ! qui est-ce qui veut de cet os que le dernier siècle nous avait laissé comme la plus belle part de son héritage ? En

dehors des maîtres de la science et des écoles vivantes, quelques bourgeois honnêtes affirment encore l'existence de l'être unique, rémunérateur et vengeur, sorte de consolation dont ils bercent leur conscience, afin de n'avoir pas trop peur de l'enfer pour eux-mêmes, sans le détruire entièrement pour les autres. espèce de lit accommodé à la taille de leur vertu, ressort élastique et lâche qui ne lie personne à personne, et qui laisse peser sur le déisme cette accusation de Bossuet de n'être qu'un athéisme déguisé.

En second lieu, la doctrine catholique eût-elle seule un corps de vérités, toutes les autres ne contenant qu'une organisation d'erreurs, ce fait n'expliquerait pas son succès d'unité. Car l'homme, bien qu'il ait été fait pour le vrai, qui est son premier bien, n'a cependant pas pour lui un amour sans partage ; il aime aussi l'illusion, et s'il fallait décider entre ces deux entraînements quel est le plus fort, je ne pense pas que l'erreur eût le dessous dans la comparaison. La vérité s'achète par bien des combats, l'erreur ne nous coûte rien ; nous y tombons de notre propre poids, et il est aussi facile de former avec elle des aggrégations momentanées d'esprits, qu'il est difficile de former avec l'autre une véritable unité. Ce n'est donc, en aucun cas, résoudre la question que de s'en rapporter à la puissance inée du vrai. Le vrai est l'occasion du litige, l'objet qui divise autant qu'il unit.

On dira peut-être que si la vérité prise en soi n'explique pas suffisamment le mystère de l'unité, elle l'explique par un de ses attributs, qui est la lumière, lumière plus saisissante dans le dogme catholique qu'en aucun autre ensemble de conceptions. Qui ne voit tout de suite que cette remarque conclut à faux ? car la doctrine catholique, loin d'avoir une lumière apparente plus vive qu'aucune autre, est au contraire, accablante à l'œil de l'homme par sa mystérieuse obscurité par une profondeur étrange, qui brise du premier coup le fil naturel de notre esprit, comme si elle voulait le terrasser et par l'audace plutôt que le séduire par la lucidité. Quelle tout autre et simple physionomie dans le déisme ! Quelle magique combinaison de dogmes nécessaires, ou rien ne révolte, et qui semblent se confondre avec le sens commun, tant leur clarté appelle à soi la conviction ! Sans doute, la doctrine catholique, à la prendre en dehors d'elle-même et par ses opérations dans le monde, y jette un grand éclat, mais c'est un éclat de reflet, une lumière qui n'est pas au centre, et qui, malgré son incontestable splendeur, a aussi ses ombres et ses difficultés. Je conviens encore qu'au foyer même du dogme il existe une lumière latente d'une admirable efficacité sur l'esprit, dès qu'il a pénétré ; mais il n'y pénètre que lentement, par l'exercice de la vertu bien plus que par l'effort de la pensée, et cette vue sublime du mystère n'enlève pas le voile qui en recouvre les âpres proportions.

Je présume qu'une autre idée vous est venue. La doctrine catholique, vous serez-vous dit, engendre l'unité publique des esprits parce qu'elle seul procède par voie d'autorité, tandis que toutes les autres procèdent par voie de libre examen, et le libre examen produit la division aussi naturellement que l'autorité produit l'unité.

Messieurs, je ne vois qu'un malheur à cette explication, c'est que le fait d'où elle part est absolument faux. Toute doctrine sans en excepter une seule, procède par voie d'autorité. Laissons les théories, Messieurs, les théories sont belles sur le papier ; mais quand on arrive à la pratique, on est commandé par des nécessités fatales. Tout homme qui opère veut opérer, et par cela seul qu'il veut opérer, il emploie, quoi qu'il dise et quoi qu'il veuille, les moyens sans lesquels son opération serait impossible et insensée. Or, toute doctrine se communique par la parole, c'est à dire par l'enseignement, et l'enseignement suppose l'autorité de celui qui enseigne, l'autorité de l'âge, du savoir, de l'éloquence, l'autorité de la foi et de l'affirmation, l'autorité de la conquête, une autorité telle quel nul ne s'y oppose sans péril. Quelle est donc la doctrine faisant le plus grand bruit du libre examen, qui ne se pose comme la vérité pure et unique, qui puisse même se produire sans le nom souverain de la vérité ? Quel est le philosophe fût-il le plus sceptique du monde, qui du haut de sa chaire, ne commande pas ? Quel est le capitaine à la tête d'un régiment d'idées, qui ne se plante fièrement au devant de son bataillon, et ne lui ordonne le file à droite et le file à gauche ? Grâce à notre siècle, nous avons tous entendu ces philosophes, et même des philosophes de plus d'un genre : sont-ils donc si peu dogmatiques ? Les plus modestes ne déclarent-ils pas solennellement qu'hier encore la vérité n'existait pas, mais qu'à dater du moment même où ils parlent, et pas un quart d'heure plus tôt, la vérité commence, qu'elle descend du ciel, qu'on la voit, et qu'il faut une horrible mesure d'aveuglement pour ne pas reconnaître